

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 13 JUILLET 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3359



Le dirigeable « Patrie » passant sur le quartier de l'Opéra, le 8 juillet, à 8 heures du matin.

Photographie prise du toit du n<sup>o</sup> 37 de la rue Joubert. — Voir l'article, page 28.

## COURRIER DE PARIS



— Il y a un siècle que je ne vous ai vu, dis-je à l'Homme-qui-lit dès qu'il eut poussé ma porte. Auriez-vous été malade ?

— Je ne sais ce que c'est, me répondit-il avec suffisance. La lecture maintient en santé. Elle écarte la souffrance avant même qu'elle n'arrive, ou la supprime si elle s'est déjà fait sentir. Il n'y a pas de rage de dents qui résiste à une application de Balzac ou à un pansement de Dumas père. Tant qu'on lit on ne s'aperçoit de rien, on oublie son précieux corps, on n'est plus qu'un pur esprit. La maladie, d'ailleurs, ne s'attaque avec succès qu'aux oisifs désarmés. Un simple livre ouvert dans la main de l'homme autour duquel elle rôde suffit à l'éloigner aussi précipitamment que le citron chasse les fourmis. Regardez les privilégiés de ce monde, ceux qui s'enfoncent jusqu'au cou dans les bouquins sacrés, ceux que l'on appelle des rats de bibliothèque : ils jouissent ordinairement d'une vieillesse reculée à rendre jalouses les ombres de Mathusalem et de Fontenelle. On aura beau objecter les conditions insalubres de leur existence, le manque d'air et de lumière, il n'empêche qu'ils vivent presque toujours en meilleur état et plus longtemps qu'un gardien de phare ou qu'un maraîcher. Les vieux livres, surtout, ont une vertu rajeunissante. Leurs reliures gardent une force mystérieuse qui vient de loin et se communique. Le contact des *veaux* blonds, fauves ou tigrés raffermi la chair, et le rouge des maroquins passe dans le sang. La poussière même des livres est une poussière de Jouvence, plus fraîche aux poumons que la brise des Alpes.

— Vous êtes éloquent ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas moi. Ce sont les livres qui s'expriment par ma bouche.

— En effet, vous parlez comme eux. Et pourrais-je connaître quels sont ceux, depuis notre dernière rencontre, dont vous vous nourrites ?

— Je ne vous les nommerai pas tous, fit-il d'un air modeste, car il y en a trop, mais je vous en citerai seulement quelques-uns dont les mérites ou les simples grâces m'ont frappé. Je vous ai déjà confessé plusieurs fois mon inextinguible goût pour tout ce qui sort de la plume de M. Lenôtre. Tant pis si mon amitié pour cet émouvant et curieux historien a fait de moi un *suspect*. Son dernier livre consacré à la *Fille de Louis XVI* a renouvelé les sentiments que j'ai pour l'habitude d'éprouver en lisant ses ouvrages, où la vie du siècle dernier est évoquée avec un art si tranquille, une science de naturel et de simplicité si parfaite. C'est le comble et le triomphe de la bonhomie tragique. J'ai surtout été impressionné par une lettre que cite M. Lenôtre, une lettre adressée par Madame Royale, prisonnière au Temple, à M<sup>me</sup> Chanterenne...

Je l'interrompis : « Attendez un instant ». M'étant levé, j'allai prendre dans une vitrine une petite feuille de papier jaune, et, la tendant à l'Homme-qui-lit :

— Voici l'original du billet en question.

Il n'en pouvait croire ses yeux.

— Comment ? C'est ce papier même sur lequel Marie-Thérèse-Charlotte de France ?... Cette écriture naïve... ?

— ... est la sienne.

— Sa main... ?

— ... s'est posée là. Observez comme les lettres et les lignes sont serrées.

— Oui. On dirait une petite grille, une grille de cachot.

— Elle n'avait pas beaucoup de place, il ne

fallait pas perdre un centimètre. Elle recommanda à M<sup>me</sup> Chanterenne de brûler la lettre après l'avoir lue, car on lui défendait d'écrire. L'encre a pâli. Les bords de la lettre sont déchirés. Elle fut, pour être remise plus aisément à la dérobée, pliée en six, et c'est seulement alors que sur la missive ainsi réduite fut tracée en très fins caractères la suscription pathétique : *Pour être lue tout de suite. A M<sup>me</sup> Chanterenne, au jardin du Temple, par delà le fatal guichet, sur un banc n° 2, sous les arbres.*

Nous regardions tous deux cette feuille et ne pouvions nous empêcher l'un, et l'autre, de rêver à mi-voix.

— Le fatal guichet... disait-il.

Et j'ajoutais : « Le banc n° 2, sous les arbres.. Les arbres du Temple... »

Nous demeurions ensuite silencieux et nous voyions la Révolution.

Il me rendit la lettre, sans un mot. Que dire, en effet, quand on aurait trop à dire ? On se comprend bien mieux en se taisant ensemble. Rien n'est plus pénétrant que ces communions de cœur et d'esprit dans un retour vers le même passé.

— Et après cela ? lui demandai-je, voulant rompre le triste charme.

— J'ai fait, pour la deuxième fois, avec M. Ferdinand Bac, un tour de *Vieille Allemagne*. Heureusement que, depuis des années, j'ai pris la saine habitude de ne m'étonner de rien, sans quoi je demeurerais confondu que le spirituel et libre dessinateur de nos Parisiennes publiques ait pu également écrire ces deux livres élégants et délicats, moelleux, pleins de soupirs et de regrets, d'une espèce d'humour sentimental et philosophique à la pointe si personnelle. Il a étudié tour à tour — en les déroulant avec un art de peintre, de metteur en scène et de bibelotier littéraire, au sens le plus noble du mot — les paysages de Goethe, qui furent comme les inspirateurs de sa pensée : Francfort, le paysage maternel ; Wetzlar, le paysage de Werther ; Weimar, celui des folies ; Iéna, le paysage guerrier, sans parler des autres. Nous suivons donc, étapes par étapes, les émotions de ce cœur si magnifiquement cérébral. Nous accompagnons à travers les lieux désormais historiques où il chevaucha sa tumultueuse vie, le cavalier de Faust. On peut dire que M. Ferdinand Bac a démonté, pour nous, d'une main complaisante et dévote, quelques-uns des rouages de cette machine prodigieuse de richesse et de complications, formidable de puissance et d'une sonorité d'orage qu'était le cerveau de Jean Wolfgang. Aussi, ce livre révèle-t-il chez son auteur une connaissance intime, profonde, large et minutieuse à la fois de l'œuvre du poète, à ce point qu'il suppose même — et souvent, hélas ! à tort — chez le lecteur une possession du modèle aussi complète que la sienne. Mais... « il n'y a pas de mal à ça, Collinette », car, s'il se trouve que l'on ait un peu perdu le mont Goethe de vue, *Vieille Allemagne* a pour immédiat effet de vous donner envie d'en faire de nouveau l'ascension.

— Est-ce tout ?

— Vous plaisantez. *J'ai eu peur*. Délice que je dois à M. Haraucourt dont le livre, intitulé précisément *la Peur*, m'en a causé une bleue à maintes pages. *Le Setubal, la Bombe, les Douze Heures d'un tamponné* m'ont — si j'ose être énergiquement familier — fichu une bonne secousse. Et c'est de la vraie, de l'excellente peur, de première qualité, de la peur de poète. Du reste, le recueil de nouvelles est dédié à la mémoire de Rollinat. Le lecteur, de cette façon, sait dans quel souterrain il s'engage. Vous n'avez pas connu Rollinat ? Moi, je l'ai beaucoup fréquenté,

en 1883. A cette époque j'avais, avec plusieurs de mes camarades, la recherche malade de la peur, de tout ce qui peut la procurer, la développer, la renforcer, la raffiner. On s'établissait volontiers *artiste en peur*. C'était la mode. Les gens du monde ont d'ailleurs toujours eu un faible pour ce genre d'émotions qui fait partie de la vie de château.

Rollinat habitait rue Oudinot un petit appartement, seul avec son chien Pluton et son chat Tigreteau. J'allais les voir après le dîner, et, à nous quatre, nous nous offrions de jolies parties. C'était à qui, de Rollinat et de moi, raconterait la plus terrifiante histoire. Le match à l'épouvante. Que n'inventions-nous pas pour atteindre aux dernières limites de l'horreur ? C'était presque toujours le poète des *Névroses* qui gagnait. Mais je remportais parfois ma petite victoire, et, entre autres, je fis certaine trouvaille de peur à se donner, dans des conditions spéciales au Musée Grévin, qui me valut les plus chauds compliments du Maître, poussés d'une voix caverneuse. Nous nous impressionnions ainsi mutuellement dans le silence du vieux quartier, moi assis devant le feu, le poète en chaussons arpentant la chambre, avec des bras levés en branches d'arbre, secouant sa tête pâle à la bouche tordue et ricaneuse de masque antique, aux cheveux de Gorgone, aux yeux verts de sorcier. L'heure tintait à un couvent : « Mi-nuit... », martelait Rollinat en laissant échapper un rire de Valpurgis ; Tigreteau hérissait sa fourrure noire comme pour un départ de sabbat ; Pluton hurlait à la blême lune, et nous étions innocemment au comble du bonheur.

De temps à autre, à l'arrivée, mon ami m'accueillait par ces mots, chuchotés à l'oreille : « Enfin ! Nous avons un mort dans la maison ! Juste au-dessous ! » Ce n'était pas vrai. Je m'en doutais bien. Mais nous préférons tous deux croire au pittoresque mensonge. Seulement je ne rentrais chez moi qu'au petit matin pour me coucher anéanti, la tête sous les draps, sans pouvoir trouver le sommeil. Au crépuscule, je passais de longs instants à me regarder dans la glace en concentrant toute ma volonté, car Rollinat *le savait* et me l'avait confié avec des sifflements de certitude à une de nos veillées d'hiver : « Si tu te regardes longtemps dans la glace, tu en seras ré-com-pen-sé, car tu finiras par voir *un autre que toi*. Hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça, mon bonhomme ? » Et il me tapotait l'épaule avec une macabre cordialité. Alors, aussitôt seul, je dévorais des yeux les miroirs et je ne tardais pas, effectivement, à constater un *autre moi* décomposé, les yeux agrandis aux pupilles dilatées d'angoisse. Je maigrissais. Mes bons parents n'y comprenaient rien. Et mon père, avec un demi-sourire : « Garnement ! Il s'amuse trop ! »

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

## NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEURS

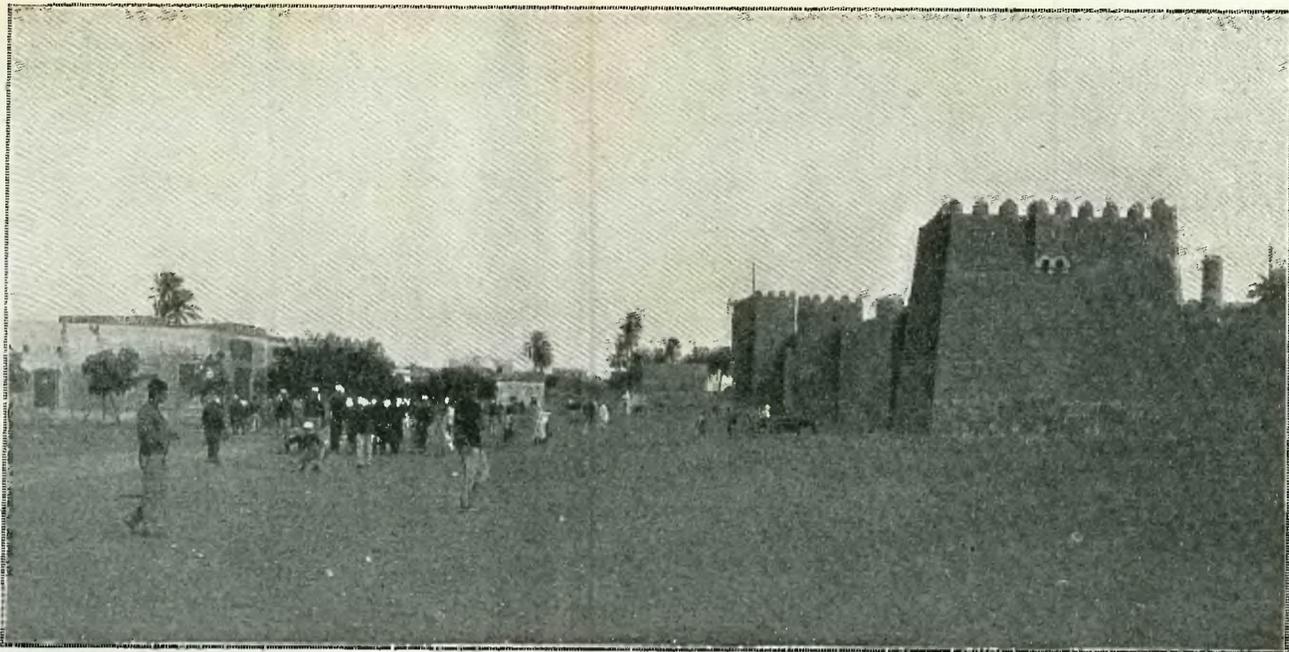
LES ÉLÉGANCES DE 1907

C'est au pesage du champ de courses de Longchamp, pendant la « grande semaine », que L. Sabattier a observé et aquarellé — avec toute l'exactitude de la nouvelle photographie en couleurs, mais en même temps avec l'art si franc et si spirituel qui lui est propre — les « Élégances de 1907 ». Une telle page est et restera un précieux document sur notre époque. Ce n'est plus la simple gravure de mode qui renseigne tout au plus sur la forme des toilettes. Ici, nous ne voyons pas seulement quelles robes, quels corsages, quelles jaquettes, quels chapeaux ont portés les femmes élégantes en juin 1907 : nous apprenons aussi comment tout cela était porté. Et nos petits-neveux, qui feuilleteront plus tard la collection de *L'Illustration*, constateront même qu'il y eut une saison, au début du vingtième siècle, où leurs grands-oncles avaient adopté le chic de ne pas boutonner leurs gants.

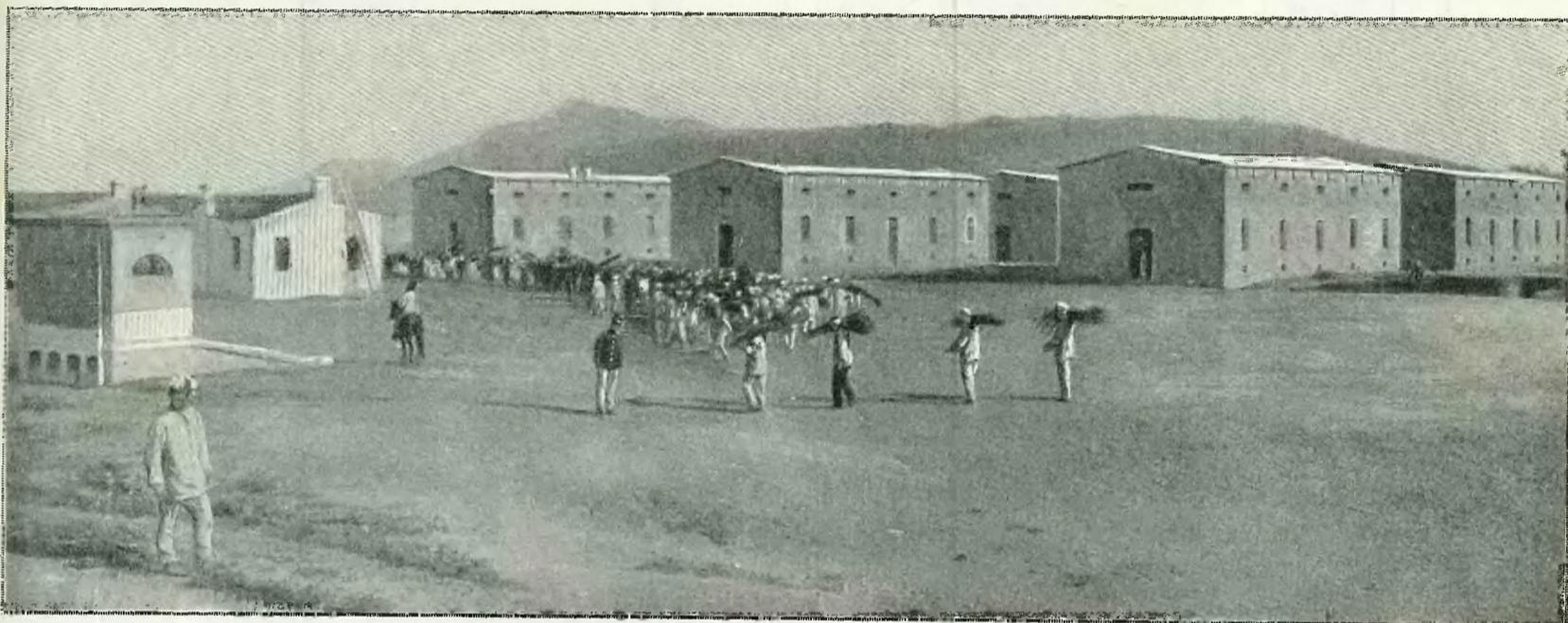
LE 17<sup>e</sup> EN TUNISIE

Le 28 juin, vers une heure et demie de l'après-midi, les croiseurs *Desaix* et *Du-Chayla*, portant les mutins du 17<sup>e</sup> de ligne, mouillaient en rade de Sfax. Aussitôt, les torpilleurs *Dragon* et *Téméraire*, avec des mahonnes réquisitionnées, quittaient le port pour aller chercher les arrivants et les amener au quai de débarquement, où l'espace nécessaire, barré par un cordon de troupes indigènes, avait été ménagé. L'opération, qui dura environ deux heures, s'effectua sans difficultés, en présence du général Herson, commandant la division d'occupation en Tunisie, assisté d'un nombreux état-major et du vice-consul de France. Le détachement, auquel on avait servi un repas froid, monta dans un train rangé sur la voie du port et composé de sept wagons de voyageurs pour les officiers et les sous-officiers, de douze wagons de marchandises munis de bancs pour les hommes.

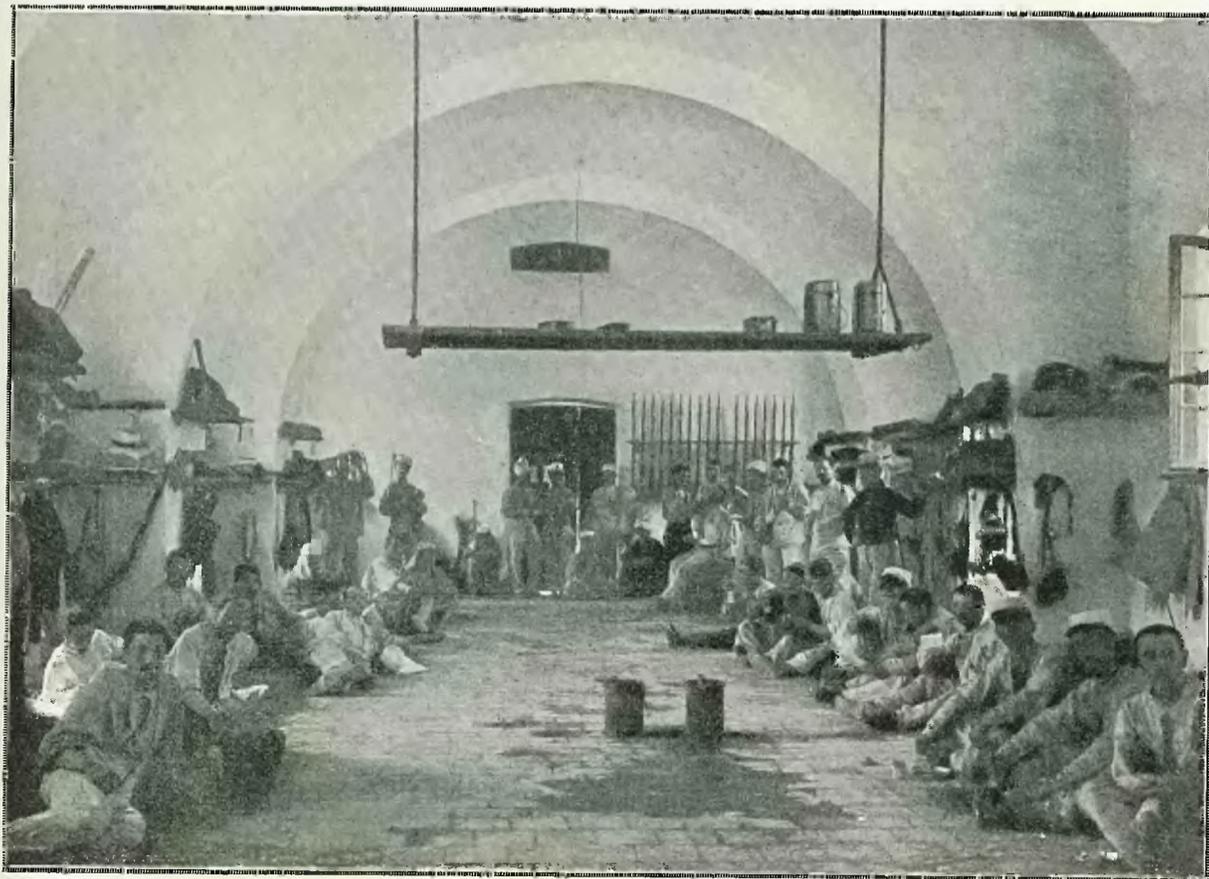
Parti à 5 heures, le convoi atteint Gafsa



La promenade après la soupe du soir.



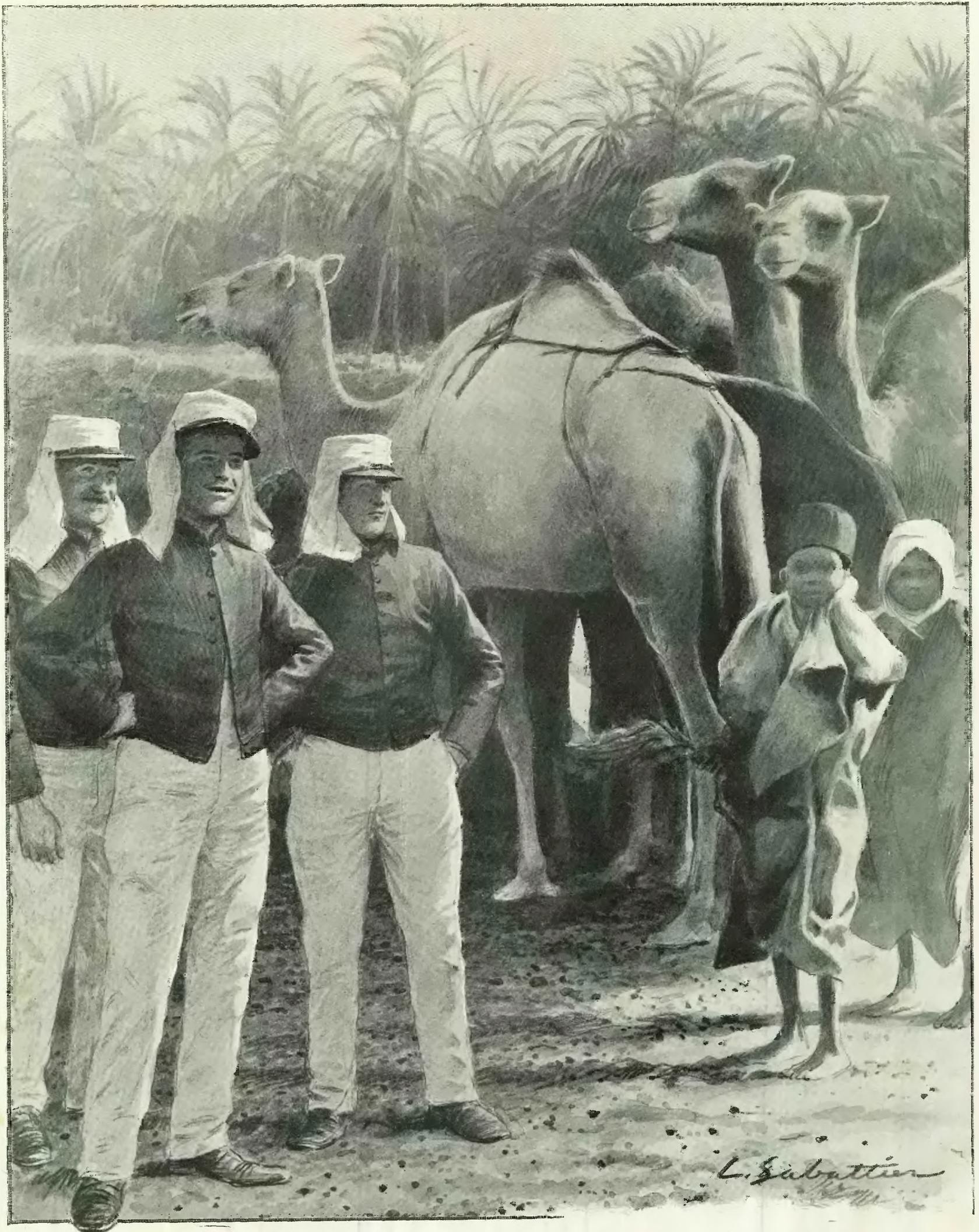
Les casernements : une corvée à 4 heures du matin.



LES MUTINS DU 17<sup>e</sup> A GAFSA. — Une chambrée. — Photographies Gaulis.

le lendemain, au petit jour ; encore un peu engourdis, les soldats mettent pied à terre, se rassemblent dans l'oasis ; et, après un instant de repos, la colonne se dirige en bon ordre vers la ville, distante de trois kilomètres.

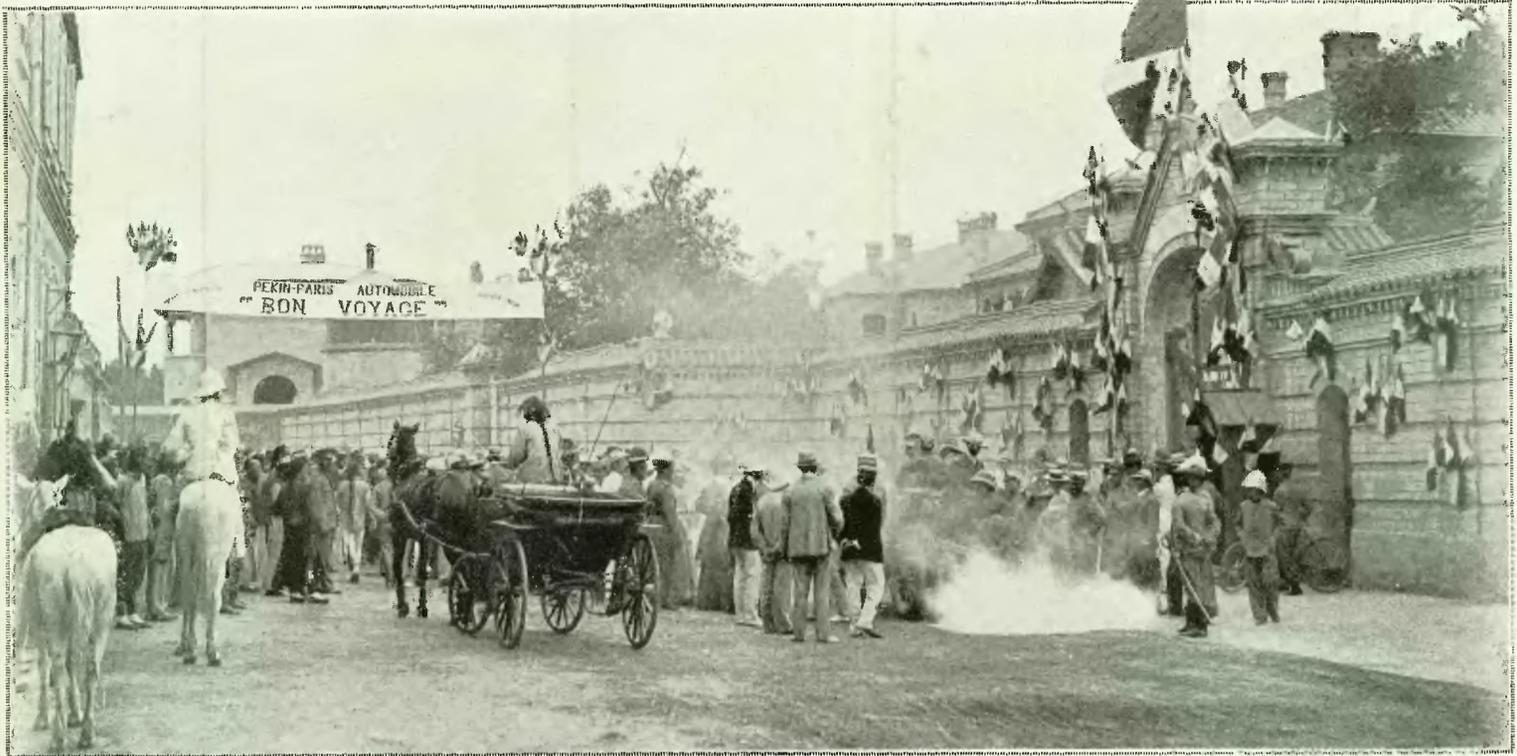
Le long de l'avenue de la Gare, une large route fréquemment sillonnée par des troupeaux de méharis, les nouveaux Africains manifestent leur curiosité ébahie à la vue des hauts palmiers, des jardins foisonnant d'une végétation exotique, des clôtures de terre battue, des chameaux se baignant, des femmes tunisiennes lavant dans l'oued Baïech. A l'entrée en ville, aux notes stridentes des clairons qui sonnent la fameuse « Casquette », ils se redressent, et c'est d'une allure martiale qu'ils défilent entre une double haie formée en majeure partie par la population indigène. Immédiatement, la troupe prend possession des casernements que les disciplinaires et les spahis ont évacués, la vie militaire recommence : les hommes de corvée se rendent chez les fournisseurs, transportent de la paille à travers la cour. L'installation s'achève sous les yeux du général Herson ; en attendant un supplément de literie, la moitié de l'effectif couchera sur l'alfa. Après la soupe, autorisation de sortir, promenade par groupes dans les rues, entre les fortins crénelés, arrêts contemplatifs devant les chameaux aux formes déconcertantes : toute cette couleur locale offre, aux exilés du 17<sup>e</sup>, l'irrésistible attrait de la nouveauté.



OUÛ CONDUIÛT UNE MUTINERIE. — Les troupiers languedociens en promenade dans les palmeraies de Gafsa.

*D'après une photographie de notre correspondant de Sfax, M. Gaultis.*

Au surplus, les impressions plutôt optimistes des soldats se trouvent résumées dans ces passages d'une lettre de l'un d'eux, adressée à ses parents et que plusieurs journaux ont reproduite : « Rassurez-vous sur mon sort, écrit-il, car je suis en excellente santé et pas mécontent. Nous avons fait un assez bon voyage, à part qu'il faisait bigrement chaud à bord du transport ; mais, depuis vingt-quatre heures qu'on est installé ici, nous n'avons pas du tout souffert, et je comprends qu'on s'habituerait très facilement. Le pays n'est pas désagréable ; les habitants nous ont très bien reçus. « La nourriture est bonne et les vivres sont vraiment très bon marché. Un poulet coûte 0 fr. 60, un pigeon 0 fr. 15, un agneau entier 2 francs. Il y a aussi des langoustines épatantes, et des dattes qu'on vend, plein un couffin, pour quelques sous. Il n'y a que la boisson qui coûte. *Enfin nous serions presque plus heureux qu'un régiment de France* s'il ne faisait pas si chaud et si nous avions de l'eau suffisamment. »



Le 10 juin, à 8 h. 30 du matin les cinq automobiles partent de la caserne Voyron, à Péking.

**PÉKING-PARIS AUTOMOBILE**

En indiquant, dans un récent numéro (8 juin 1907), les obstacles que rencontreraient les chauffeurs décidés à essayer le raid Péking-Paris, organisé par notre confrère *le Matin*, nous avons reproduit deux photographies donnant un aperçu des routes de caravanes qui traversent la Grande Muraille de Chine. Nombre de gens bien informés considéraient comme impossible à des autos de franchir les trois massifs de montagne qui s'élèvent entre Péking et le désert de Gobi ; d'autre part, la mauvaise grâce du gouvernement chinois à prendre les mesures nécessaires pour assurer la sécurité des touristes inspirait de sérieuses inquiétudes.

Grâce à l'énergie de M. Bapst, ministre de France à Péking, heureusement secondé par les ministres de Russie, d'Italie et de Hollande, toutes les difficultés administratives ont fini par être aplanies, et, comme nous l'ont appris les dépêches des journaux quotidiens, les autos, dont on pourra bientôt prévoir la date d'arrivée à Paris, roulent maintenant dans les steppes de la Sibérie, après avoir accompli sans accident la partie la plus redoutable du parcours. Ce succès, presque ines-



1. 2. 3. 4. 5.

Les cinq conducteurs : 1. Prince S. Borghès ; 2. M. Cormier ; 3. M. Collignon ; 4. M. Pons ; 5. M. Godard.

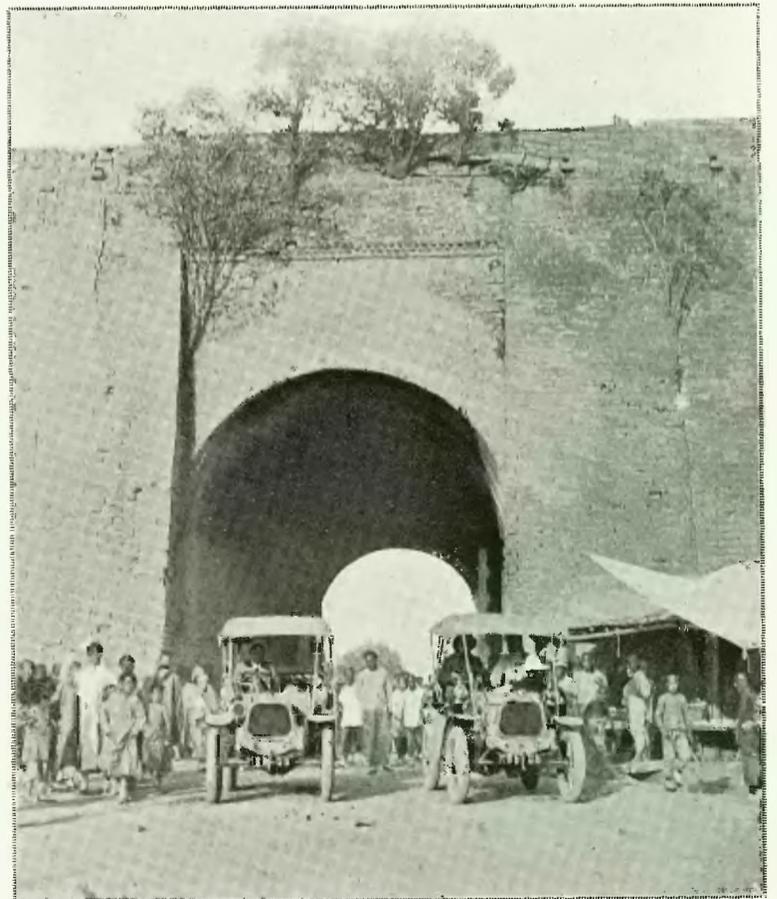
péré, pourrait faire supposer que l'imagination des sportsmen et des constructeurs avait démesurément grossi les difficultés de la route ; une série d'instantanés pris par notre correspondant particulier va permettre à nos lecteurs d'apprécier ce que furent les trois premières étapes de ce voyage extraordinaire.

Cinq voitures seulement, dont trois françaises, ont osé affronter l'épreuve : deux voitures de Dion-Bouton conduites l'une par Cormier, l'autre par Collignon ; un motri Contal monté par Pons ; une Itala pilotée par le prince Scipion Borghèse ; enfin, une voiture hollandaise (Spyker), montée par Godard. Le départ eut lieu le 10 juin, à 8 h. 1/2 du matin, devant la caserne Voyron, brillamment pavisée aux couleurs françaises. Les clairons de la garde de la légation de France marchaient en tête, suivis par la musique du 16<sup>e</sup> colonial, venue exprès de Tien-Tsin. Un groupe de cavaliers, sous les ordres du commandant Laribe, formait l'escorte ayant mission d'accompagner la caravane pendant les premiers jours.

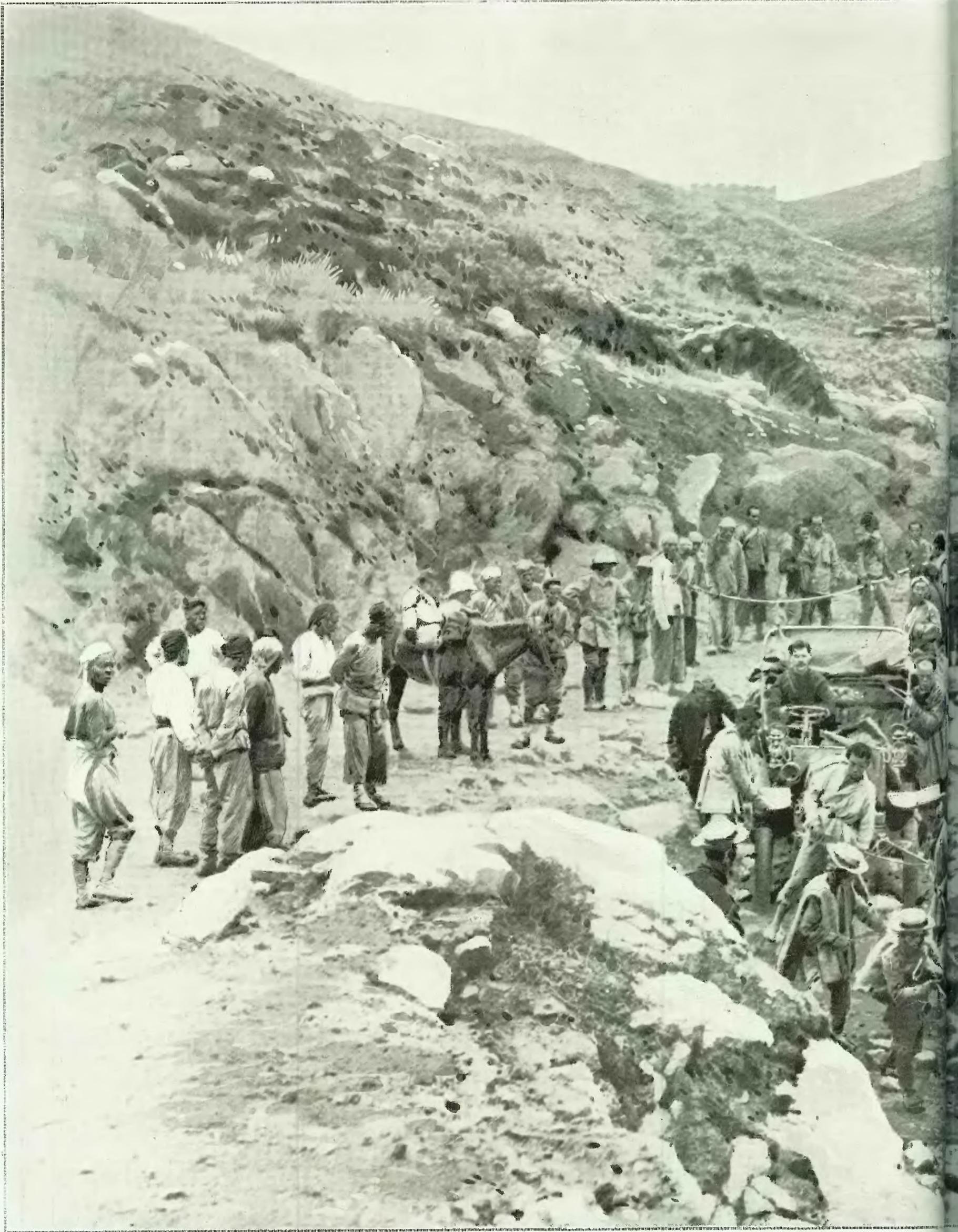
Le corps diplomatique, la garnison, les membres des diverses colonies étrangères assistèrent au défilé, et c'est au bruit d'acclamations enthousiastes que nos voyageurs traversèrent les rues de Péking. Les Chinois eux-mêmes étaient accourus en foule ; s'ils n'apprécient



Le tri Contal équipé pour la route, devant la caserne Voyron.



Les deux voitures de Dion-Bouton sortant de Péking par la porte Teu-chu men.

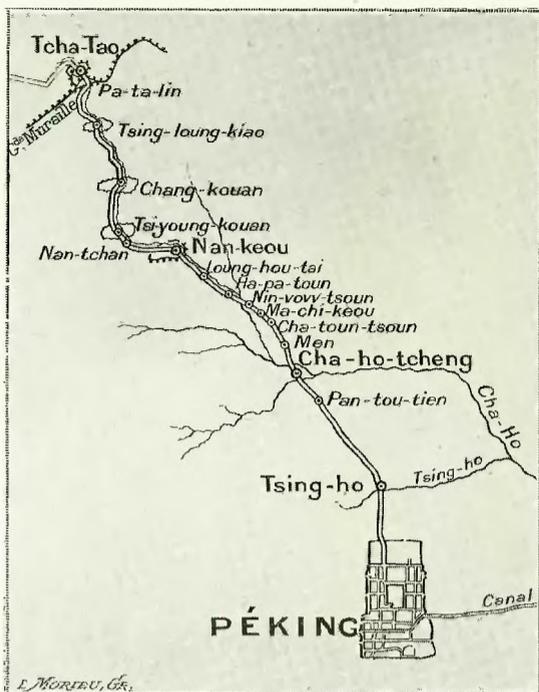


DE PÉKING A PARIS EN AUTOMOBILE. — La troisième étape (ju



juin) : vue prise un kilomètre après le passage de la Grande Muraille.

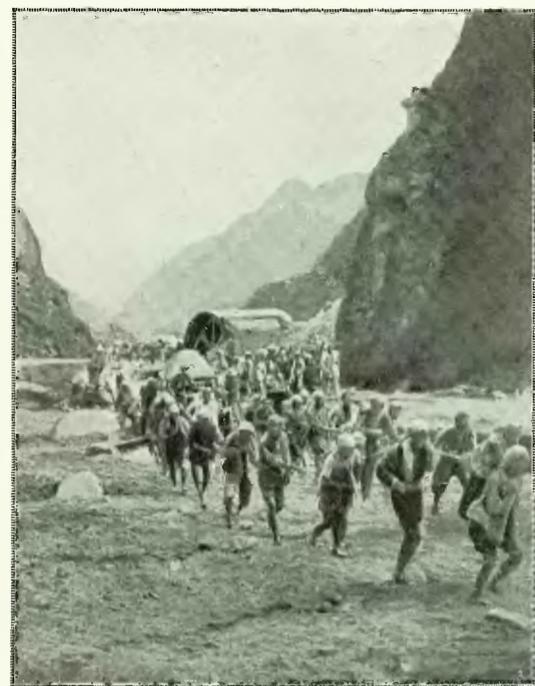
*Les travaux du chemin] de fer Péking-Kalgan ont encore aggravé le mauvais état de la route. Cette photographie a été prise par notre correspondant au moment où, après une heure employée à déblayer quelque peu le passage, la voiture conduite par M. Collignon, remorquée par des coolies, s'engage la première dans la descente qui mène à Tcha-tao, terme de la-troisième étape. Au dernier plan, la Grande Muraille couronne la crête des montagnes.*



Carte des trois premières étapes du raid automobile Péking-Paris (90 kilomètres).

point à la façon d'un Parisien le côté piquant de la situation, ils parurent du moins fort intéressés par ces machines diaboliques des étrangers. Sur tout le parcours, leur curiosité se montra bienveillante et les mandarins eux-mêmes, obéissant à des ordres supérieurs, prêtèrent en plusieurs circonstances un concours efficace. Le prestige des voitures « qui avancent sans chevaux » servira peut-être mieux notre influence en Chine que bien des combinaisons diplomatiques.

Quant aux difficultés de la route, nulle description n'en saurait donner une idée aussi saisissante que nos gravures. En dehors de deux ponts rudimentaires où il fallut hisser les autos à l'aide d'un palan, la première étape, de Péking à Nan-keou, fut relativement douce. Mais, une fois engagés dans la passe de Nan-keou, les chauffeurs durent renoncer à avancer par leurs propres moyens. Une pluie abondante ayant détrempé le sol, les torrents de boue où les voitures enfonçaient jusqu'au moyeu alternaient avec des chaos de pierres, faisant ressembler la piste au lit d'un torrent alpestre, et les 25 kilomètres qui séparent Nan-keou de Tcha-Tao ne furent couverts qu'à grand renfort de chevaux et de coolies. Si cette étape mouvementée et les suivantes ne prouvent point que les routes les plus invraisemblables sont pratiquement accessibles aux automobilistes, elle établit du moins la robustesse exceptionnelle que les constructeurs sont parvenus à donner à leurs voitures.



Traversée de la passe de Nan-keou : la première voiture est la Spyker de M. Godard.



Dans les défilés de Tsing-loung-kiao (3<sup>e</sup> étape. — 12 juin).

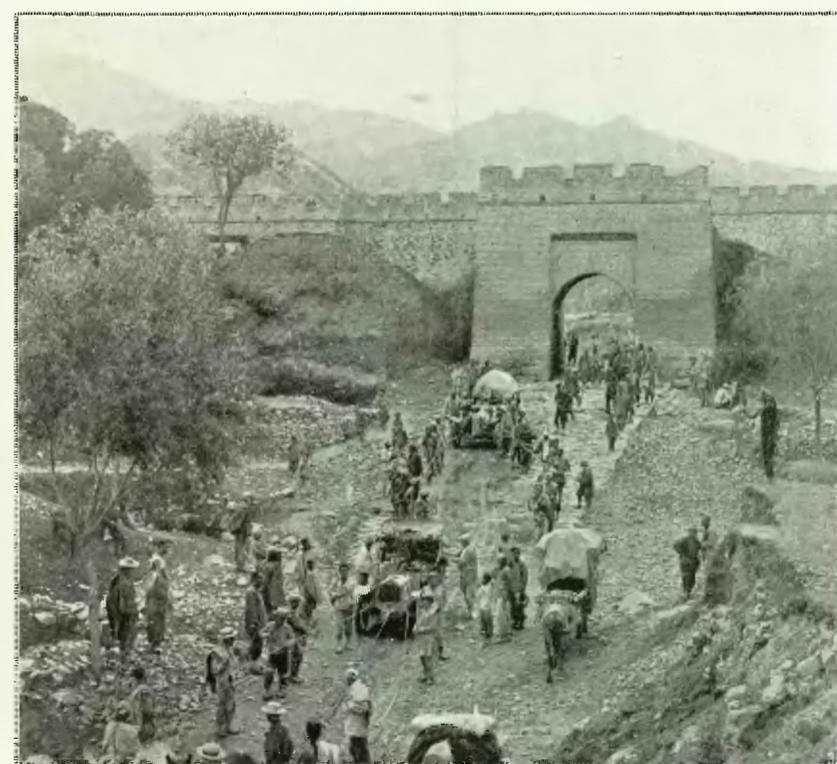


Le tri Contal s'engage sous la porte de Pa-ta-lin (Grande Muraille).



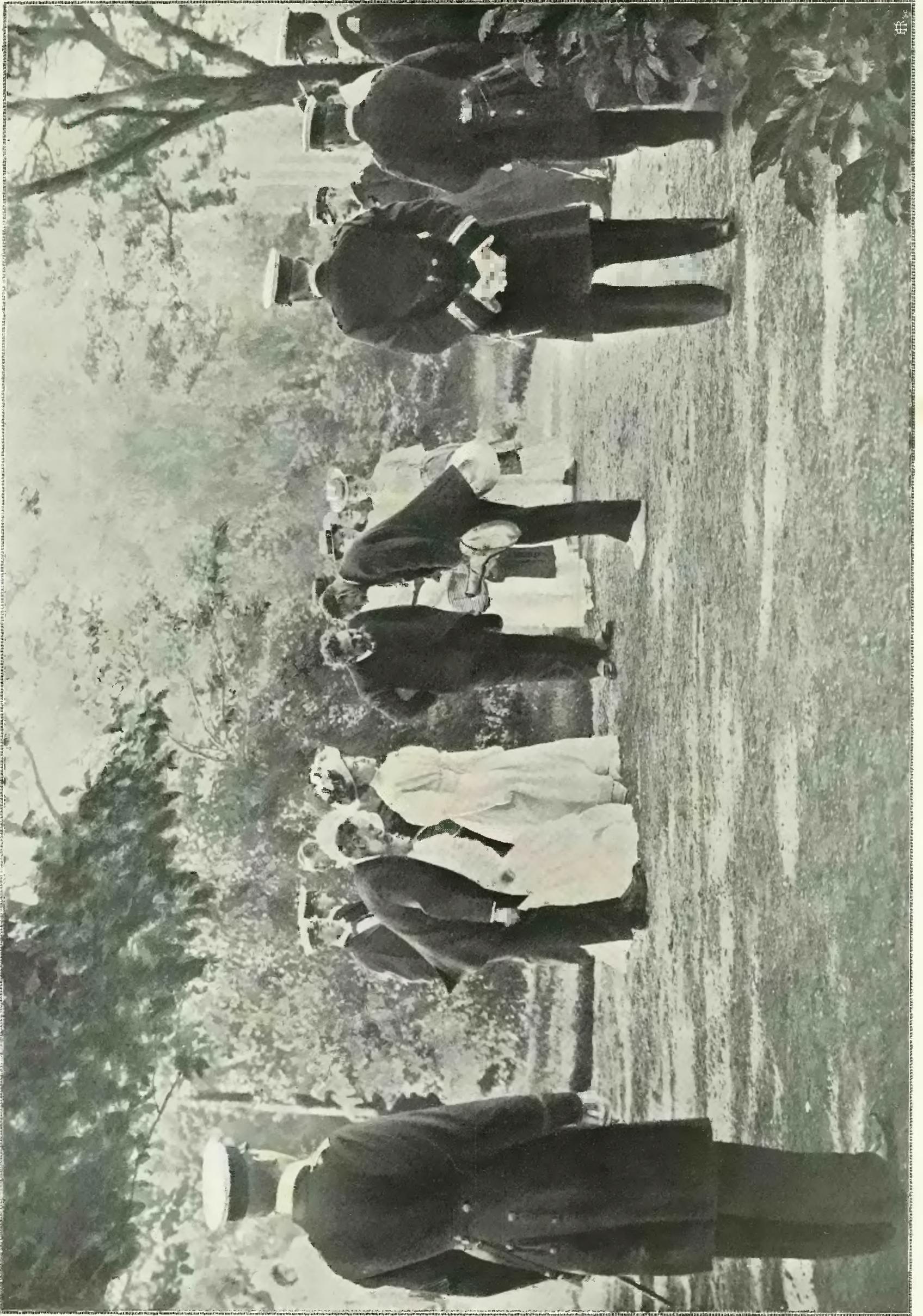
Aspect du chemin entre la Grande Muraille et Tcha-Tao.

A partir du point où les laisse notre dernière photographie, les voitures cesseront d'être remorquées et pourront rouler sans trop de difficultés pendant 50 kilomètres, jusqu'à la passe de Kim'ng-poo



La sortie du village de Tcha-Tao (13 juin).

LES PREMIÈRES ÉTAPES DU RAID AUTOMOBILE PÉKING-PARIS



M. et M<sup>me</sup> Hanel. M<sup>lle</sup> et M. Mabileau. L'empereur Guillaume II. **COURTOISIE IMPÉRIALE. — Au tennis de l'Académie navale, à Kiel, l'empereur Guillaume II invite à sa partie une Française, M<sup>lle</sup> Mabileau.** Photographie Chusseau-Faviers. — Voir l'article, page 28.

## LIVRES NOUVEAUX

## Romans.

M<sup>me</sup> Daniel Lesueur vient de publier *Madame l'Ambassadrice* (Lemercier, 3 fr. 50), complément attendu d'un grand roman en deux volumes : *Calvaire de femme*. Lorsque parut, il y a quelques semaines, la première partie, intitulée *le Fils de l'Amant*, nous avions saisi cette occasion d'apprécier une intéressante évolution du talent de l'éminent écrivain ; quant à l'œuvre qui en offrait un exemple manifeste, nous nous étions borné à en indiquer le caractère général, les qualités dominantes, aujourd'hui, comme il convenait, jusqu'à son complet achèvement, les précisions d'une analyse d'ensemble. Nous voilà donc arrivé à l'échéance définitive, très heureuse de nous acquitter d'une agréable dette sur laquelle nous n'avions payé qu'un trop faible acompte.

Délaissée de son mari, un diplomate dissimulant sous un vernis mondain la brutalité foncière de sa nature, Solange d'Aligné, comtesse d'Herquancy, a passionnément aimé Pierre Bernal, un jeune sculpteur de modeste origine, mais destiné à une brillante carrière. De la faute, palliée par des circonstances atténuantes, un enfant est né, le petit Etienne, élevé clandestinement à la campagne. Or, le lendemain du jour où Pierre, craignant un rapt, l'a retiré à sa nourrice pour le confier à d'autres mains, l'artiste, avant d'avoir eu le temps de révéler à sa maîtresse la nouvelle traite de leur fils, est, sous les yeux mêmes de Solange, assassiné dans la villa de la banlieue parisienne, abri discret de leurs rendez-vous. Dès lors, la malheureuse femme, vouée aux plus cruelles épreuves que puisse subir une épouse, une amante, une mère, va gravir jusqu'au bout son douloureux calvaire. Comment établira-t-elle l'identité des assassins dont elle n'a pu discerner le visage, et quel sera leur châtiement ? Comment retrouvera-t-elle son enfant ? Sa fille, Béragère, devra-t-elle être l'innocente victime expiatoire du péché maternel ? Autant de problèmes que l'auteur se plaît à compliquer, pour exciter, jusqu'au paroxysme, la curiosité haletante du lecteur et les résoudre ensuite avec une merveilleuse dextérité. L'action se développe amplement, soutenue par une solide charpente où les multiples pièces, habilement agencées, concourent à l'unité de la construction et en assurent l'équilibre total. Dans cette action singulièrement touffue et mouvementée, il y a de la tragédie, du drame, voire du mélodrame (vive le mélodrame où Margot a pleuré !) ; il y a du mystère, du crime, du poignant, des balles, un précipice, un torrent ; il y a des hommes masqués (masques très modernes d'automobilistes) et une femme fatale, l'Italienne Claudia, princesse de Trani. Mais, à côté de la part indispensable concédée aux éléments conventionnels et aux fantaisies d'une imagination féconde, l'œuvre abonde en traits observés, en notations délicates de caractères et de sentiments ; comme dans la vie réelle, le comique s'y mêle au tragique, la fraîche idylle y côtoie le drame ; certains personnages typiques sont dignes de Dickens et de Daudet ; certaines scènes s'encadrent en de doux paysages de France, en des décors romantiques de Rome, exécutés non « de chic », mais vus d'un œil de poète et brossés de main d'artiste.

Ainsi, sans rien abdiquer d'une supériorité consacrée par la réputation, sans renoncer à sa manière essentiellement littéraire (les lecteurs de *L'Illustration*, qui le savent de reste, auront prochainement la bonne fortune de le constater de nouveau), M<sup>me</sup> Daniel Lesueur affirme une fois de plus sa maîtrise dans le roman ultraromanesque.

Certes, dire d'un livre qu'il est d'une lecture entraînante, c'est déjà lui reconnaître un mérite peu commun ; mais il y a mieux encore, et n'atteint-il pas à la perfection en son genre (tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux), si l'on peut remarquer — et tel est ici le cas — que la littérature, au meilleur sens du mot, y tient sa place légitime ? La littérature, n'en déplaise aux partisans d'un exclusivisme arbitraire, ne fait point une mésalliance en s'unissant au roman-feuilleton, et celui-ci, du même coup, fait un mariage avantageux dont sa nombreuse clientèle — n'est-ce pas presque tout le monde ? — doit grandement se réjouir.

E. F.

M. Henry Bordeaux expose, dans *l'Écran brisé* (Flon, 3 fr. 50), un drame de conscience d'une belle intensité douloureuse. Mathilde Monrevel, une souriante et frêle poupée de Paris, meurt tragiquement, broyée sous son automobile. Tout le monde l'aimait. Tout le monde la pleure. Ceux que ce deuil a le plus durement meurtris, le mari, Jacques Monrevel, et la sœur de la défunte, M<sup>me</sup> Chénévray, ont, pour atténuer leur douleur, la religion du souvenir joli et pur. Or, il advient qu'une lamentable révélation est faite à M<sup>me</sup> Chénévray. La pauvre petite morte n'a pas été une épouse irréprochable. Elle eut un amant. Dans son secrétaire, encore inviolé, un paquet de lettres témoigne de sa défection. M<sup>me</sup> Chénévray n'hésite pas. Il faut se procurer ces lettres, les détruire, sauver la chère mémoire. Mais la fatalité veut qu'à l'instant où, après plusieurs pénibles et infructueuses tentatives, la jeune femme réussit à s'emparer enfin de la correspondance coupable, le veuf, Jacques Monrevel, arrive, s'étonne, demande à voir ces lettres qu'on lui ravit : « Non, je vous en prie. Ne lisez pas. — Pourquoi ? Puisque ces lettres sont à Mathilde ? — Elles ne sont pas à Mathilde. Elles sont à moi. Je les lui avais confiées. — Vous aviez donc quelque chose à cacher, vous ? — Hélas ! » Et, sans faiblesse, M<sup>me</sup> Chénévray continue son mensonge héroïque, qui l'outrage, mais dresse, devant la mémoire de l'autre, l'écran nécessaire. Elle accepte des reproches et des conseils plus humiliants encore que les reproches. Mais, lorsque Monrevel parle de lui reprendre l'enfant de la défunte, la petite Juliette dont, depuis l'accident, on lui a confié la garde, l'éducation, M<sup>me</sup> Chénévray ne peut retenir un grand geste de révolte qui la trahit. L'écran se brise. Monrevel comprend tout, sanglote, et, pris à la contagion de la pitié, profondément ému par la noblesse du sacrifice tenté, pardonne à la défunte : « Gardez Juliette. Inspirez-lui le culte de sa mère. Je le veux. » Tout cela est très bien, très bon, et supérieurement analysé, ainsi qu'il est coutume dans les œuvres de M. Henry Bordeaux.

Monsieur, Madame et l'Auto (Fasquelle, 3 fr. 50), c'est évidemment un livre de juillet et d'août, de vacances et de plein soleil. Le titre annonce les mille amusantes observations qu'on trouve dans le livre. Dans une suite d'ingénieuses fantaisies, M. Michel Corday nous fait, ou à peu près, l'histoire de la voiture, depuis le jour où l'achat est décidé. Il nous dit l'attente impatiente de la livraison, les joies de l'essai : « On presse la trompe. On caresse les pneus qui font le gros dos. On fait bâiller la jolie bête à lui décrocher le capot. » Puis, c'est l'émotion des premières sorties. Le papa sait conduire, car « il a pris trois leçons, et ses papiers sont en règle ». « Il s'est évadé — Dieu sait comment — du cercle vicieux où l'enfermait l'administration qui interdit de circuler sans permis de conduire, bien qu'il faille circuler pour apprendre à conduire. » Et ce sont, dès les premières visites aux amis, à ceux surtout qui n'ont pas d'autos ces inénarrables pannes en famille qui provoquent tant de grogneries, nouvelles petites misères de la vie conjugale, bientôt dissipées heureusement — le moteur remis en route — par la joie, l'orgueil d'avoir vaincu le sort.

## Critique.

M. Ph. Emmanuel Glaser qui, dans sa « Petite Chronique des lettres » du *Figaro*, joint tant de verve charmante à tant d'indulgente bonne humeur, vient de publier, en un recueil préfacé par M. Jules Claretie, ses articles sur *le Mouvement littéraire de 1903* (Ollendorff, 3 fr. 50). Déjà, en 1904 et en 1905, M. Glaser nous avait donné des volumes analogues. C'est donc une série qui se continue et s'allongera d'année en année, une précieuse collection de bibliothèque que voudront posséder tous ceux qui lisent. Mois par mois, ou plutôt semaine par semaine, presque jour par jour, M. Glaser établit, avec une scrupuleuse conscience et une bienveillante justice, le bilan de la production intellectuelle. Il réussit à merveille ce grand et courageux effort de n'oublier personne et de signaler, parmi les plus humbles ouvrages, ceux qui méritent, à quelque titre, une attention, un encouragement du public. Les livres de M. Glaser, qui réunissent ces chroniques, constituent donc un miroir très fidèle du mouvement littéraire. Ils sont, aujourd'hui, fort goûtés autant pour leur forme alerte et séduisante que pour les enseignements et les renseignements qu'ils contiennent. Plus tard,

leur collection rendra aux curieux, aux chercheurs, d'inappréciables services.

## LES THÉÂTRES

Le théâtre de Champigny, que dirige avec tant de patiente énergie M. Albert Darmont, a donné dimanche, dans son cadre de verdure et de roches, sous un soleil malheureusement trop pâle, la première représentation des *Hommes de proie*, drame « saharien » en trois actes, de M. Charles Méré. Ces hommes de proie sont, l'un, le pillard touareg Ahitogel, l'autre, le lieutenant de spahis Cossé d'Epernon, que possèdent des instincts de rapine et de domination ; ils se trouvent face à face dans un ksar révolté, à 500 kilomètres au sud d'In-Salah. Le civilisé triomphe du sauvage, puis, afin de s'assurer le bénéfice exclusif de souveraineté africaine, trahissant à la fois son passé et son pays, tire sur les troupes algériennes lancées à sa recherche. Mais il ne peut soutenir sa félonie jusqu'au bout, il va être vaincu ; il se suicide. Et le drapeau français couvre de son ombre les cadavres des deux « hommes de proie ». Ce drame aux sentiments farouches, aux couleurs violentes, est fort bien mis en scène par M. Darmont, et admirablement joué par MM. Henry Krauss (d'Epernon), Romuald Joubé (Ahitogel), par M<sup>lle</sup> Christiane Mancini, ardente Targuyett, (femme touareg), amoureuse d'Ahitogel, et par une troupe nombreuse et convaincue. Un orchestre de plus de cent musiciens, conduit par M. Victor Charpentier, enveloppe le spectacle de mélodies appropriées.

Le théâtre des Arts a représenté, la semaine dernière, une opérette nouvelle, en trois actes, de MM. Léon Rabbe et Moncousin, mise en musique par M. Marius Lambert : *l'Amour aux castagnettes*, qui se laisse agréablement entendre et regarder. Comme le titre l'indique, la pièce se déroule en Espagne, et nous y voyons des manolas, des gitanas, des tabellions et des montagnards se poursuivre et se mêler dans une honnête et amusante intrigue amoureuse. De bons artistes y font applaudir leurs voix soutenues par un intrépide petit orchestre relevé de castagnettes et de tambours de basque.

Les concours du Conservatoire se termineront, cette année, le jour même où nous paraîtrons, après douze journées bien remplies. Ils n'auront pas révélé de précoces génies, mais de nombreux et incontestables talents.

Les classes d'instruments à corde ont entre toutes présenté des élèves particulièrement remarquables ; qu'il nous suffise de constater que le jury, sans être taxé d'indulgence, a pu, et même a dû, en toute justice, décerner quinze premiers prix de piano ! dont neuf aux élèves femmes et six aux élèves hommes. De ces quinze premiers prix, il convient de détacher d'ailleurs, pour les mentionner spécialement, les deux premiers nommés : M<sup>lle</sup> Tagliaferro, une merveilleuse virtuose de quatorze ans, et M. Verd, un artiste aux profondes qualités d'émotion.

Les concours de tragédie et de comédie ont été bons dans leur ensemble, surtout grâce aux concurrents masculins. Un premier prix de tragédie a été décerné à M. Gerbault, qui a procuré à ses auditeurs un plaisir délicat par sa diction pure et sa composition simple et savante d'un fragment de *l'Esopé*, de Théodore de Banville, avec lequel il concourait, fragment qui tient presque autant de la haute comédie que de la tragédie proprement dite. Il est vrai que M. Leroy, un des élèves de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, obtenait, avec une scène de *la Ville morte*, véritable tragédie, de M. d'Annunzio, un brillant premier prix de comédie... Un autre premier prix de comédie, mais de très authentique comédie, était accordé à M. Jacques de Féraudy, fils du sociétaire de la Comédie-Française, Maurice de Féraudy. M. Jacques de Féraudy est déjà, à vingt et un ans, un comédien sûr de lui et d'ailleurs fort habile. Du côté des femmes, mentionnons simplement le premier prix de tragédie accordé à M<sup>lle</sup> Ludger et applaudissons aux deux premiers prix de comédie qui récompensent une ingénue, M<sup>lle</sup> Lifraud, et une grande coquette, M<sup>lle</sup> Provost.

Les prix d'opéra-comique et d'opéra clôturant, trop tard pour cette semaine, les grands concours, nous en citerons les lauréats dans le prochain numéro.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## LE TRAITEMENT DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

M. Chantemesse a présenté à l'Académie de médecine un travail intéressant, fait avec la collaboration de M. René Kahn, son interne, sur le traitement de la fièvre typhoïde. Une des complications les plus graves de cette maladie est, comme chacun le sait, la perforation intestinale. L'intérêt du travail dont M. Chantemesse a entrepris l'Académie, est de montrer qu'on peut, dans certains cas au moins, combattre cette complication, sans opération, tout simplement par l'injection sous-cutanée de nucléinate de soude. L'injection n'a pas toujours un effet aussi considérable ; mais, même quand elle n'est pas curative, elle rend des services : en amenant une leucocytose de défense très intense et rapide, elle permet de gagner du temps et d'attendre le chirurgien qui, alors, opère dans des conditions plus favorables.

La perforation intestinale étant fatale, en moyenne, dans les 99 centièmes des cas, comme l'a rappelé M. Chantemesse, on conçoit que, si la bonne influence du nucléinate de soude est acquise et certaine, les recherches dont il s'agit sont de celles dont la médecine fera grand profit.

## LE DANGER DES POUDRES DE VIANDE.

M. Lassablière a communiqué à l'Académie des sciences le résultat curieux d'expériences faites au laboratoire de physiologie de la faculté de médecine et d'où il appert, une fois de plus, que la valeur alimentaire de deux substances chimiquement équivalentes peut être fort différente.

La poudre de viande ne diffère guère, au point de vue chimique, de la viande dont elle provient, et l'on serait tenté de supposer qu'elle peut la remplacer. M. Lassablière a nourri deux chiens avec du bouillon et ladite poudre, à raison de 8 gr. 8 de cette dernière par jour et par kilogramme de poids de l'animal. Après trente-deux jours de ce régime, les chiens étaient dans un état piteux et avaient perdu 31 % de leur poids.

Or, avec 40 grammes de viande par jour et par kilogramme de poids, un chien se maintient indéfiniment en parfait état, et ces 40 grammes ne sont pas équivalents chimiquement à 8 gr. 8 de poudre. D'autre part, un chien soumis au jeûne absolu meurt, en général, le quarantième jour, ayant perdu 40 % de son poids.

Autre expérience : des chiens furent, par périodes alternatives de cinq jours, soumis au jeûne absolu, puis alimentés avec du bouillon et 11 grammes de poudre de viande par jour et par kilogramme de leur poids. Pendant les périodes d'alimentation, ils subirent une perte de poids double de celle éprouvée pendant les périodes de jeûne.

Ces observations curieuses sont à rapprocher du fait souvent constaté qu'un animal nourri avec des aliments débarrassés de leurs sels naturels, meurt plus vite qu'un animal soumis au jeûne absolu, même si l'on restitue artificiellement à ces aliments la teneur en sels dont ils furent privés. Et si les expériences de M. Lassablière ne permettent pas de condamner, de façon définitive, les poudres de viande, elles doivent au moins nous engager à n'employer ces poudres qu'avec une grande circonspection.

## LA PRODUCTION DES CÉRÉALES EN FRANCE.

La culture des céréales est la branche la plus importante de l'industrie agricole en France, où elle occupe près du tiers de la superficie cultivable, environ 15 millions d'hectares, soit 29 % de la superficie totale du pays.

De la surface cultivée en céréales, le blé occupe environ la moitié. Parmi les petites céréales, l'orge a une tendance à se restreindre, et l'avoine à augmenter ; mais ces cultures sont appelées à être remplacées par le blé, qui a gagné un million d'hectares depuis cinquante ans.

La céréale qui, après le blé, tient le premier rang, est encore l'avoine, réservée exclusivement au cheval. Son aire s'est accrue d'un quart, ce qui va de pair avec cette constatation, que la production chevaline n'a pas diminué, malgré les progrès de l'automobilisme.

La France est le plus grand producteur de blé du monde entier, après la Russie. Le rendement qui, il y a un demi-siècle, n'était guère que de 12 hectolitres à l'hectare, s'est élevé à 17 hectolitres (17.20 en 1904).

## UN CURIEUX PROJET DE CANOT.

Le bateau que nous reproduisons ici, en pleine course, n'est pas encore construit. Il n'est pas même très sûr qu'il le soit jamais. Si bien qu'il faut peut-être admirer davantage l'adresse de l'artiste qui a travaillé en conscience cette photographie et placé sur un bateau problématique l'équipe de Cambridge de cette année, que l'ingéniosité de l'inventeur du *racer* projeté.

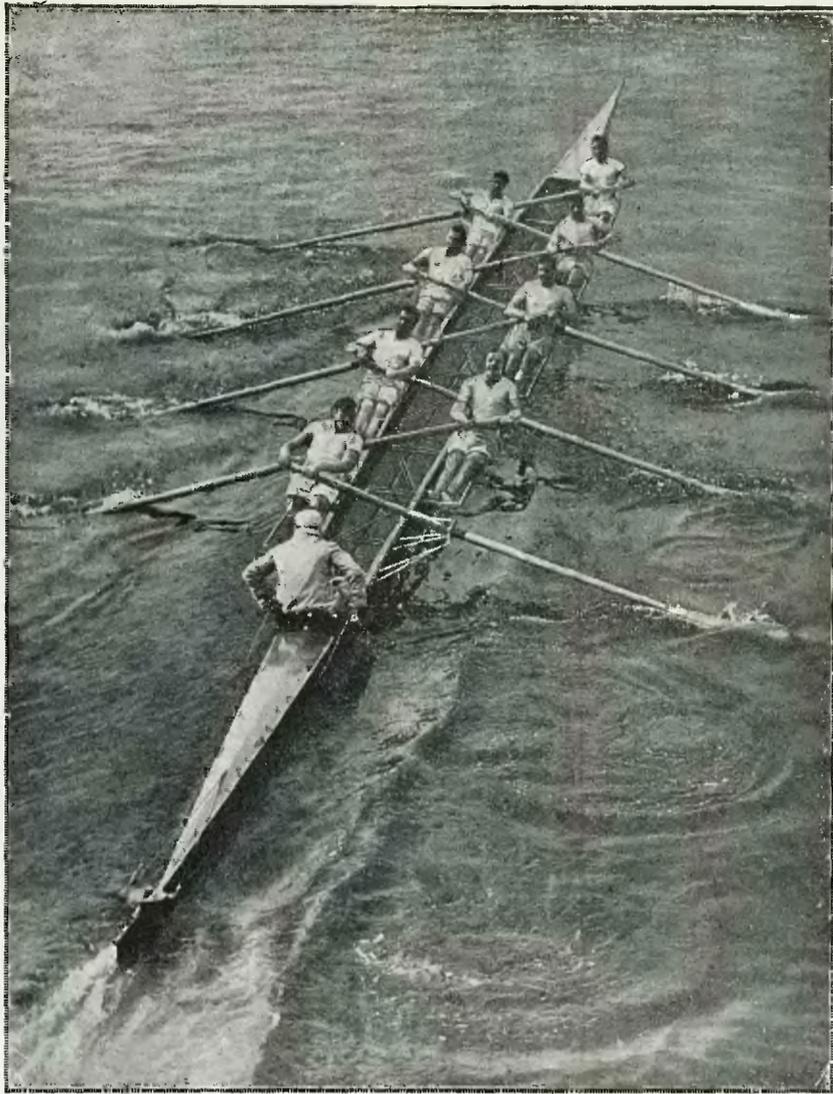
Cet inventeur est un Américain, M. B. A. Jessup, lui-même rameur passionné, et détenteur actuel d'un championnat d'aviron en son pays. Son projet présente cette originalité, — cette étrangeté, que les rameurs, au lieu d'être assis, comme dans toutes les embarcations actuellement en usage, dans le bateau même, sont installés avec leurs bancs à glissière en dehors, sur des armatures accrochées aux flancs entre les portants. M. Jessup vise ainsi à allonger le bras de levier sur lequel agit le rameur, et, par suite, à multiplier encore la force déployée.

Une autorité en matière de rowing, de l'autre côté du détroit, M. R. C. Lehmann, a donné à notre confrère *The Sketch* son opinion sur l'idée de M. Jessup. Il oppose à cet audacieux novateur plusieurs objections, dont une seule suffirait à ruiner complètement son plan : d'abord, pourrait-on établir, en dehors d'une embarcation aussi fragile qu'un huit de course, un système d'armature assez solide pour porter des hommes ? Secondement, le canot ainsi armé serait difficile à équilibrer, et à chaque embarquée, les rameurs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, seraient trempés comme dans un bain de siège, — et ici M. Jessup avoue tout le premier que son bateau ne pourrait aller qu'en eau absolument calme. Enfin, M. R. C. Lehmann fait observer qu'il n'est pas, au monde, d'homme capable de fournir le travail musculaire qu'exigerait le maniement d'avirons de 19 pieds (5<sup>m</sup>.70) avec un bras de levier intérieur de 1<sup>m</sup>.70. L'effort exigé, dans les conditions actuelles, d'un rameur de course atteint à peu près la limite de la force humaine.

Et M. Lehmann de conclure : « Tout cela est fantastique. » Mais tel quel, le projet amusera les rowingmen, comme une curiosité.

## LA TRAVERSÉE DE PARIS A LA NAGE.

La traversée de Paris à la nage, course, pour la troisième fois, dimanche dernier, a obtenu le même succès que les années précédentes. L'Anglais David Billington, champion du monde, battu aux deux épreuves précédentes par Paulus et par Bougain, est arrivé en tête. Malgré la basse température de l'eau, 17 degrés, et la violence du vent, il a couvert les 11 kil. 670 du parcours en 2 h. 18 m., alors qu'en 1906, par temps très favorable, Jarvis avait mis 2 h. 42 m.



Un canot de course à rames prolongées.

Un jeune Français, âgé de quinze ans et demi, Estrade, s'est classé second en 2 h. 24 m. Deux représentants du beau sexe figuraient parmi les concurrents ; seule miss Johnson (Anglaise) a achevé le parcours, en 3 h. 10 m., prenant la huitième place.

## OBTENTION PAR GREFFE DE VARIÉTÉS NOUVELLES DE ROSES.

M. Lucien Daniel avait montré, il y a quelques années, que l'on peut, par greffe, obtenir quelquefois des variétés nouvelles de plantes. Une cause importante de ces métamorphoses semble être le déséquilibre

entre la vigueur du sujet et celle du greffon, déséquilibre qui amène pour l'un ou pour l'autre une suralimentation ou inversement.

Partant de ces données, M. Daniel a commencé en 1899 des expériences sur les rosiers dont il vient de communiquer les résultats à l'Académie des sciences. Après avoir choisi des églantiers robustes, plantés depuis deux ans, il les a écussonnés à ceil poussant dans une région où un pincement préalable avait porté au maximum l'appel de sève. Il prit, au contraire, pour greffons, des bourgeons voisins des fleurs, lesquels donnent des pousses peu vigoureuses. Des ar-

tifices de taille et la suppression des pousses du sujet accentuèrent le déséquilibre.

Un certain nombre de variétés greffées dans ces conditions subirent des modifications. Une des plus heureuses est celle qu'a présentée la rose bien connue, *Captain Christy*. Au début, l'écusson se développa péniblement, et, l'année suivante, les roses s'ouvrirent avec difficulté. Mais elles présentèrent des pétales chiffonnés donnant à la fleur un aspect très particulier. En outre, la teinte rose des pétales avait considérablement pâli dans l'intervalle des nervures, et, comme ces dernières étaient restées bien roses, la fleur était panachée de façon curieuse. Ces caractères se maintiennent depuis cinq ans.

## LE DESSÈCHEMENT DE L'AFRIQUE.

Nous mentionnions dernièrement la baisse progressive des eaux du lac Tchad. D'après le capitaine Lucien Fourneau, qui a commandé la flottille du Bas Niger en 1903 et 1904, la baisse du niveau du Niger apporterait une nouvelle preuve du dessèchement progressif de l'Afrique centrale.

Cette baisse serait dès maintenant très appréciable, en attendant qu'elle devienne inquiétante.

La plupart des îles qui divisent le Niger en de nombreux bras entre Sansan, Haoussa et Ansongo, recouvertes à de certaines époques entièrement par les eaux, il y a moins de quarante ans — puisque leurs habitants étaient obligés de se réfugier sur la terre ferme — n'ont aujourd'hui plus rien à redouter des inondations, même dans les années où les crues sont exceptionnellement hautes.

C'est là la première observation de dessèchement relative à la vallée du Niger.

## POUR DÉBARRASSER LES PIÈCES D'EAU DE LA VÉGÉTATION ENCOMBRANTE.

Il arrive souvent que les pièces d'eau non courante, rarement renouvelée, deviennent la proie d'algues et de conferves qui prennent toute la place pour ainsi dire, sont désagréables à l'œil et exhalent une odeur déplaisante. De temps à autre, on extrait cette végétation parasite, mais elle se reproduit vite, étant très envahissante. Il y a un moyen de la combattre, qui n'est point coûteux, et qui, d'après les recherches faites au ministère de l'Agriculture des Etats-Unis, est très efficace. C'est celui qui consiste à introduire un peu de sulfate de cuivre. La proportion de sulfate de cuivre à employer est faible : 453 grammes pour 112.000 litres, à peu près un gramme pour 250 litres. Avant d'introduire le sulfate, il faut évaluer, avec autant de précision qu'on le peut, le cube d'eau à traiter. Et l'on introduit le cuivre ou bien en poudre, ou plutôt dissous dans de l'eau. Le cuivre ne tue pas les poissons. Son action n'est pas immédiate : on ne peut l'apprécier qu'après une quinzaine de jours.



L'anglais Billington, premier.



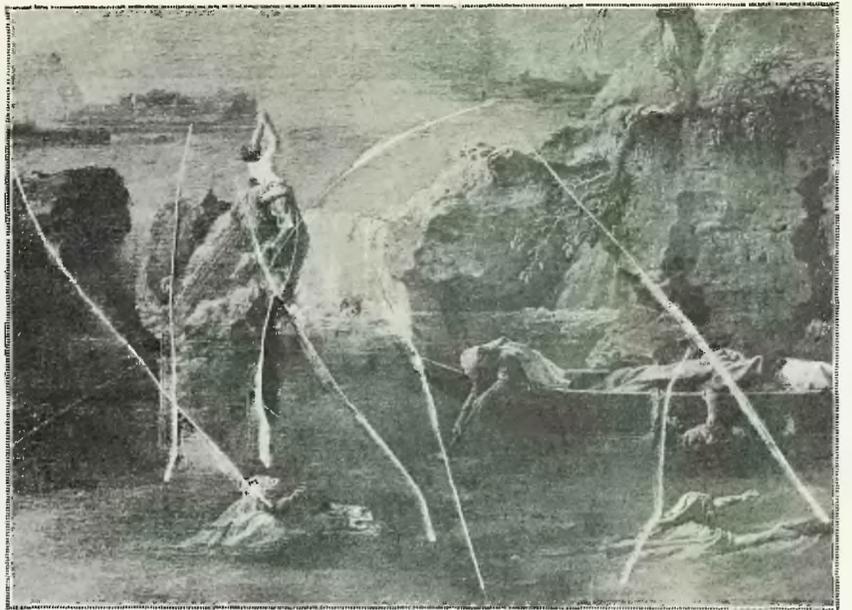
Miss Johnson, huitième.



Le français Estrade (seize ans), second



Le tableau du Poussin avant l'attentat.



La partie centrale lacérée à coups de couteau.

UN TABLEAU ENDOMMAGÉ AU MUSÉE DU LOUVRE : « LE DÉLUGE », DE NICOLAS POUSSIN. — Photographies Braun, Clément et C<sup>ie</sup>.

#### UN VANDALE AU LOUVRE

Un fou — et cela seul peut expliquer son action — a gravement endommagé, dimanche dernier, au musée du Louvre, l'un des tableaux les plus fameux de l'École française : *le Déluge*, de Nicolas Poussin.

Il était près de 3 h. 1/2 de l'après-midi, quand l'attention d'un des gardiens de service dans la galerie Mollien fut attirée par les cris indignés d'une dame ; penché sur la barre qui règne en avant des cimaises et qui est destinée à tenir les visiteurs à distance des toiles, un homme s'acharnait à coups de couteau contre *le Déluge*. Le gardien se jeta sur lui et le paralysa. Il se laissa d'ailleurs arracher sans résistance son couteau. Très calme, il dit : « J'ai voulu causer un scandale. Arrêtez-moi. » Au commissariat de police où il fut conduit, il renouvela cette déclaration, ajoutant que son but était surtout de « causer des ennuis à ses parents, qui habitent la Manche, qui le laissent à Paris dans la détresse ». C'est un nommé Paul Cousin, âgé de trente et un ans, garçon épicer. Depuis quelque temps sans travail, il était menacé d'être expulsé de l'hôtel où il logeait. C'est alors qu'il prit la résolution de se faire arrêter.

La toile à laquelle il s'est attaqué est une œuvre importante dans l'histoire de l'art français. Quoi qu'elle ait beaucoup noirci, elle conserve dans ses lignes, son arrangement, un superbe caractère. Elle provient de la collection de Louis XIV et faisait partie d'un ensemble de

quatre compositions dont Nicolas Poussin avait reçu la commande du duc de Richelieu, qui désirait avoir un ensemble de décorations représentant les Saisons. Le Poussin avait pris comme thèmes quatre sujets tirés de la Bible : *le Printemps*, ce fut *le Paradis terrestre* ; *l'Été*, l'épisode de *Ruth et Booz* ; *l'Automne*, *la Terre de Chanaan*, avec ses grappes monstrueuses ; *le Déluge*, enfin, figura *l'Hiver*. C'est le meilleur des quatre tableaux.

Ses blessures paraissent réparables. Elles sont cependant fort graves et, comme le montre notre seconde photographie, elles affectent toutes la partie centrale de la composition.

#### LE CENTENAIRE DE GARIBALDI

L'Italie vient de célébrer, par de grandes fêtes, le centenaire de Garibaldi. A Rome, à Milan, dans d'autres localités encore, de longs cortèges ont défilé devant les monuments élevés à la mémoire du patriote italien. Pareilles manifestations ont eu lieu en France, à Nice, où Garibaldi naquit, le 4 juillet 1807, et à Dijon, où il combattit avec ses volontaires, lorsque, pendant la guerre de 1870, il vint mettre son épée au service de notre pays. La cérémonie commémorative organisée à Paris, aujourd'hui même, 13 juillet, sous les auspices de la ligue franco-italienne, réunira les manifestants pour la consécration d'un hommage plus durable que les discours et les acclamations : on doit, en effet, inaugurer la statue du général qui, désormais, à proximité du boulevard portant son nom populaire, se dressera dans le square Lowendall. Cette statue est due au talent d'un sculpteur italien, M. Vincenzo Cochi.

#### COURTOISIE IMPÉRIALE

(Voir notre gravure, page 25.)

L'empereur Guillaume II, pendant la semaine des régates de Kiel, a été, on le sait, prodigue de ses amabilités envers nos compatriotes. Les deux nouveaux clichés que nous reproduisons dans ce numéro sont, à cet égard, plus caractéristiques encore que les précédents. Et le fait même qu'ils ont pu être pris par l'excellent collaborateur de *L'Illustration*, M. Chusseau-Flaviens, admis dans le cercle impérial, est un témoignage de plus de la volonté qu'eut Guillaume II, à Kiel, d'affirmer sa sympathie, sinon pour la France, du moins pour tous ceux qui la représentaient, qu'ils fussent riches sportsmen, notables hommes politiques, jeunes filles du monde... ou photographes.

C'était la veille du départ pour Copenhague. Les régates étaient finies. Au programme sportif de la journée ne figurait plus qu'une partie de tennis à l'Académie navale. L'empereur y convia nombre de Français et pria notamment M. Léopold Mabileau d'y amener sa fille, qu'il n'avait pas rencontrée encore les jours précédents. A leur arrivée, en compa-

gnie de M. et de M<sup>me</sup> Hamel, M. et M<sup>me</sup> Mabileau se trouvèrent en présence du souverain. Enlevant son feutre blanc d'un geste large, sa raquette à la main, tout souriant, Guillaume II s'avança vers le groupe et s'inclina



Guillaume II causant avec nos compatriotes au tennis de l'Académie navale de Kiel. — Phot. Chusseau-Flaviens.

pour répondre aux respectueuses courbettes et aux gracieuses révérences. Prenant la main de la jeune fille, il l'assura qu'il était « charmé de la connaître », et il l'invita à assister à sa partie.

Il aurait été regrettable que l'instantané, qui montra si souvent un kaiser au visage sévère, aux moustaches menaçantes, n'eût pas eu l'occasion de saisir cette minute de sincère bonne humeur et d'aimable galanterie.

#### LE DIRIGEABLE « PATRIE »

(Voir notre gravure de première page.)

Lundi dernier, dans la matinée, les Parisiens ont pu jouir d'un curieux spectacle. Au-dessus des toits, des cheminées, des dômes et des tours, à une hauteur d'environ 300 mètres, un gigantesque poisson jaune, semblable à un squal, sillonnait le ciel clair. Glissant doucement, comme en pleine eau, il avançait, virait, changeait de direction avec une parfaite aisance. Après avoir évolué pendant plus d'une heure au-dessus de Paris, il disparut à l'horizon, vers le sud-ouest, pour retourner à son point de départ, le parc aérostatique militaire de Chalais-Meudon. Il s'agissait, en effet, du ballon dirigeable *Patrie* qui, monté par quatre officiers, venait d'effectuer une très heureuse sortie. Son « raid » ne devait pas échapper à la vigilance d'Argus, devenu photographe, et substituant aujourd'hui l'image authentique de merveilleuses réalités aux fantaisies dont s'illustraient naguère les ouvrages du précurseur Jules Verne.



Statue de Garibaldi, qui doit être inaugurée à Paris, le 13 juillet.

A gauche, un moulage provisoire en plâtre. A droite, le marbre inachevé. — Phot. L. Bouet.